

Une semaine, un livre

N°393, 31 Janvier 2021

Béregère Cournut

Née contente à Oraibi

Le Tripode 2017, Le Tripode Poche 2019

242 pages + carnet de photos 28 pages

De pierre et d'os

Le Tripode 2019, Le Tripode Poche 2020

199 pages + carnet de photos 22 pages

Une petite fille naît dans un village Hopi, elle a les pieds tordus, pourra-t-elle grandir et retrouver la trace de ses ancêtres et comprendre d'où vient son père ? Dans les glaces du Grand Nord, une jeune fille est séparée de sa famille quand la banquise craque et la sépare de l'igloo familial, pourra-t-elle survivre dans ce milieu extrême ?

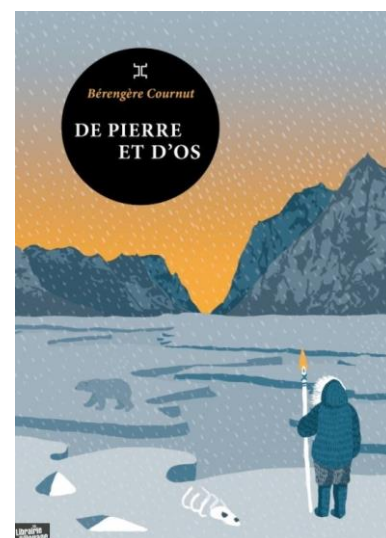
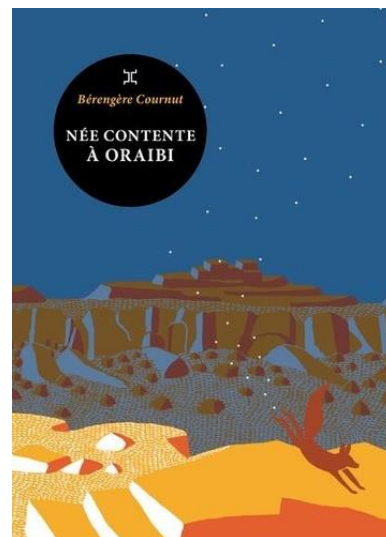
Ces deux romans racontent les aventures initiatiques de jeunes filles vivant au sein de peuples isolés, en harmonie avec la nature, dans les chaleurs torrides des déserts arides ou dans les froids polaires de l'arctique. Bien documentée – un carnet de photo est présenté à la fin de chacun des romans –, Béregère Cournut pénètre au sein des univers oniriques, magiques et spirituels de ces peuples plus que dans un monde d'aventures ethnographiques. Le monde des esprits est autant le cadre de ses récits que celui de la réalité. Elle ouvre des portes assez rares en situant les aventures de ses héroïnes autant dans un monde que dans l'autre.

Par ailleurs, dans *Née contente à Oraibi* comme dans *De pierre et d'os*, les personnages principaux sont des femmes, possédant une grande personnalité et de nombreux talents, ce qui donne à ces romans une teinte originale car ces milieux extrêmes sont habituellement très masculins, comme dans les romans de Jack London ou de Jørn Riel (*une semaine un livre* n°24). On peut d'ailleurs qualifier l'approche de Béregère Cournut de féministe tant les rôles joués par les femmes dans les sociétés qu'elle dépeint sont fondamentaux.

Née contente à Oraibi et *De pierre et d'os* sont des lectures originales, séduisantes et porteuses de grands imaginaires.

.

Béregère Cournut est née en 1979. Elle a passé son enfance en région parisienne puis s'est installée à Paris pour ses études. Elle a ensuite participé à la création d'une maison d'édition, le Nouvel Attila, tout en écrivant et en travaillant comme correcteur dans la presse et l'édition ou comme secrétaire du traducteur Pierre Leyris. Elle voyage dès qu'elle a le temps. C'est lors d'un voyage dans l'Ouest américain qu'elle trouve l'inspiration pour écrire *Née contente à Oraibi*. Elle a publié dix livres.



Une semaine, un livre

Extraits

Le lendemain, mon frère et moi avons quitté Walpi avant le lever du soleil. En chemin, je lui ai demandé s'il nous amènerait bientôt sa femme à Oraibi. « Pourquoi ? a-t-il demandé.

– Eh bien, parce que j'aimerais la revoir, tiens !

– Et vous avez besoin de moi pour ça, les filles ? Vous me faites rigoler ... »

Mahukisi avait raison. Si nous voulions nous fréquenter, nous n'avions pas besoin de lui, nous étions aussi libres de nos mouvements que lui l'était des siens. D'ailleurs, quand nous avons été bien avancés sur la Troisième Mesa, il s'est tourné vers moi : « Tu marches bien maintenant, non ? Tu devrais arriver chez nous à pied, pour leur montrer comme on a bien pris de soin de toi à Walpi. » Je suis donc descendue de la carriole à Kykosmovi, quelques kilomètres avant Oraibi, tandis que Mahukisi a bifurqué vers je ne sais où, pour aller voir je ne sais qui.

.

Ce matin, alors que je m'apprêtais encore à sortir, Sauniq a dit : « Ma fille ne craint plus grand-chose – c'est bien. » Mais le ton de sa voix était ironique. J'ai fait comme si je n'avais rien remarqué, et j'ai fini d'enfiler mes bottes. Hila voulait venir avec moi, je l'ai repoussé pour m'engager seule dans le tunnel qui mène à l'extérieur.

Dehors, Pilarngaq semblait s'être définitivement calmée. Le jour n'était pas encore levé mais la lune était pleine et haute dans le ciel, l'horizon parfaitement net. Sans réfléchir, je me suis dirigée vers la falaise. J'ai marché longtemps. Le sang bouillonnait dans mes veines, j'entendais la mer dans mes tempes – je cherchais l'homme au capuchon. Ne le voyant pas venir, je me suis mise à courir.

Je l'ai trouvé en arrivant au pied du glacier. Il avait repris sa forme lumineuse - ample vague verte irisant le ciel. J'ai cherché l'escalier de pierres noirâtres et je l'ai gravi avec les pieds, avec les mains, à la vitesse d'un renard qui détale. Soudain, j'ai senti ses bras sous les miens. L'homme au capuchon m'emmenait dans les airs. Les étoiles tournoyaient autour de moi. Mes membres étaient écartelés dans les quatre directions, mon ventre était agité du même fracas que la banquise en débâcle. Dans ma tête raisonnait un tonnerre de bois de caribou, mes yeux étaient aveuglés par un plein soleil de minuit. J'ai même vu un instant le volcan qui a craché autrefois les humains-chiens dans la mer – et puis plus rien.

Je me réveille à demi nue sur ma vieille peau d'ours, au milieu des ruines de mon abri. C'est la deuxième fois que l'homme au capuchon m'emmène sur son aube verte. À la troisième, c'est certain, je mourrai. Je rentre blessée au camp tout doucement – un pas après l'autre.

À mon arrivée, tout le monde fait semblant de ne rien remarquer, personne ne me pose de question. Si j'avais été attaquée par un ours ou un loup, les gens viendraient à mon secours. Là, ils se doutent que je fraie avec un esprit et préfèrent se tenir à distance.

.

.